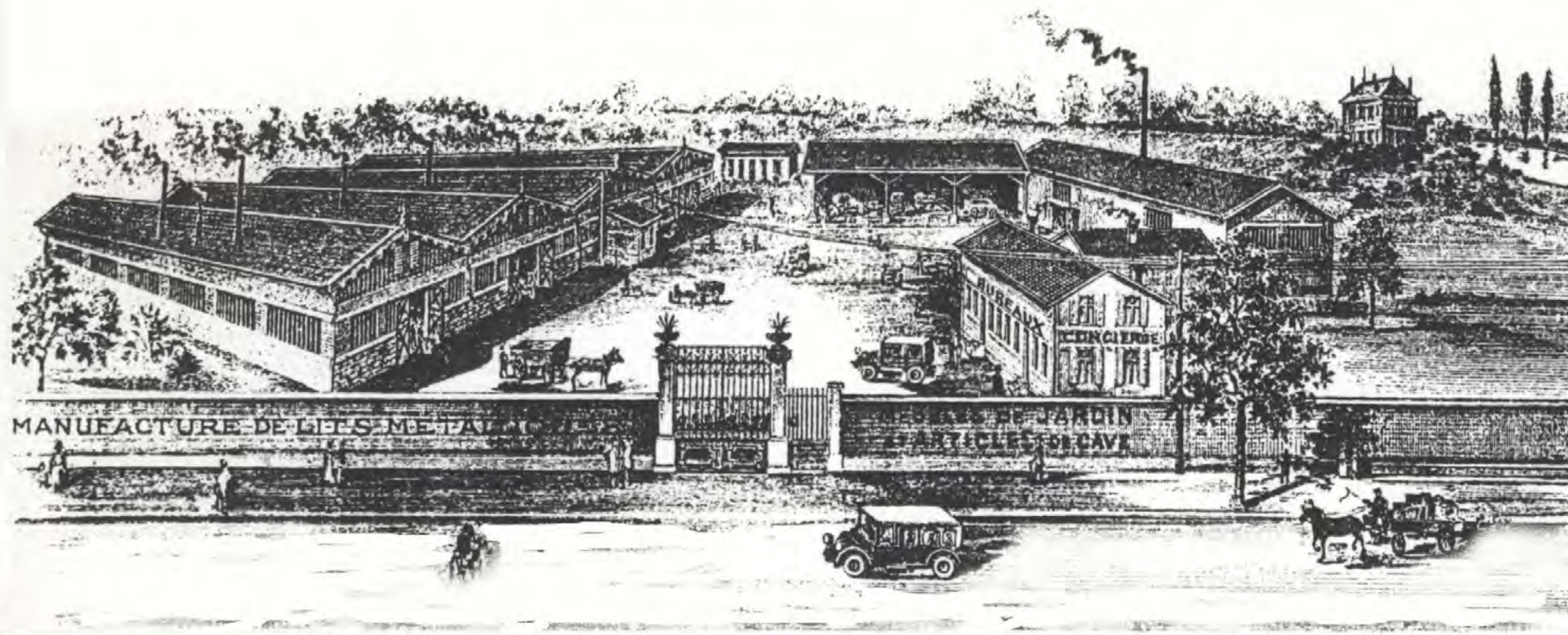


USINE ÉLECTRIQUE DU CHATEAU RENARD

Fabrique des Lits en Fer
Emile Hostalier
Ancienne Maison Edouard Leclerc



RUE JEAN JAURÈS PROLONGÉE (ROUTE DE VALCOURT)

Philippe Delorme: balade métallurgique dans le nord haut-marnais
Conférence donnée à l'assemblée générale de l'ASPM 24 janvier 2015





introduction

À travers des traces, des vestiges, des signes parfois ténus, donner à voir ce qui ne saute pas aux yeux... La promenade proposée par Philippe Delorme est un rappel et une invitation à voir autrement ce que nous côtoyons tous les jours...

l'ASPM

SAINT-DIZIER

Place

Le Théâtre à l'Italienne a accueilli le colloque sur la fonte d'art en septembre 2014.

Sur les chapiteaux des pilastres engagés, le détail décoratif des gerbes de blé rappelle que cet édifice a été construit à la place d'une ancienne Halle aux Blés

De l'autre côté de la place, construit en 1825, l'Hôtel de Ville comporte un fronton dont les sculptures évoquent les activités des habitants. À droite, on observe des épis de blé, significatifs de la bonne terre à blé qu'était la région du Perthois. Mais, plus que Saint-Dizier, ce sont les marchands de blé de Vitry-le-François qui en assurent le ramassage et la commercialisation vers Paris.



La Noue, rue de la République

Cette rue était la plus active de toute la ville, avec les demeures de nombreux marchands de bois, commissionnaires, maîtres de forges, entrepreneurs de roulage, charpentier de marine, compagnons de rivière et brelleurs.

N° 60

Pour le transport des voyageurs, il y avait un relais de poste. Voltaire y relayait quand il se rendait à Cirey-le-Château. On dit qu'au départ la maîtresse des lieux s'exclamaient « Volez, volez, cocher ! L'esprit ne pèse pas ! ». Il est vrai que le philosophe était fort maigre et ne pesait pas bien lourd.

N° 86

Maison Guyard, famille de marchands de bois ininterrompue depuis au moins le XVI^e siècle jusqu'au début du XX^e siècle. Au XIX^e siècle, Jules Guyard-Delaunoy et Jules-Guyard-Gény, son fils, couronnent leur réussite sociale en devenant maîtres de forges, l'un à la Forge Neuve de Saint-Dizier, l'autre au Fourneau d'Eclaron qu'il emporte par surprise aux adjudications, à la barbe des tous les plus importants maîtres de forges de la région. À la fin du XIX^e siècle, les Guyard délaissent les intérêts métallurgiques pour revenir à leur véritable champ de compétence, la propriété, l'exploitation et la commercialisation de la forêt.



n° 60 : relai de poste au 18^e siècle

"Volez, Volez, Cocher ! L'esprit ne pèse pas !"

Dernier représentant de cette longue dynastie de négociants en bois, Pierre Guyard avait épousé une demoiselle Bouland, descendante, elle aussi, d'une lignée de marchands de bois, dont un des ancêtres, Nicolas Bouland, était un important « bourgeois de Saint-Dizier » et constructeur de bateaux sur la Marne. En 1696, les finances royales étant aux abois à cause de la Guerre de la Ligue d'Augsbourg, le gouvernement contraignit les particuliers et les communautés à faire enregistrer ou même à prendre des armoiries, contre une forte somme, manière de faire payer les riches, même les nobles et les ecclésiastiques. Dans celles de Nicolas Bouland, on remarque un compas, symbole des Constructeurs de bateaux ce métier. (Armorial Général de France, Château de Versailles, volume Champagne, page 124)

Armorial Général de France d'Ilozier

Volume Champagne
page 124

Nicolas Bouland, Bourgeois de St-Dizier



Armoiries de Nicolas Bouland (1696)

Anciens Établissements Viciot-Bécus

Avant de s'engager sur le Pont de Vergy, on voit sur la droite un petit square dominant la Marne. Il occupe l'emplacement des anciens Établissements Viciot-Bécus, un des plus importants marchands de bois de Saint-Dizier (1998)



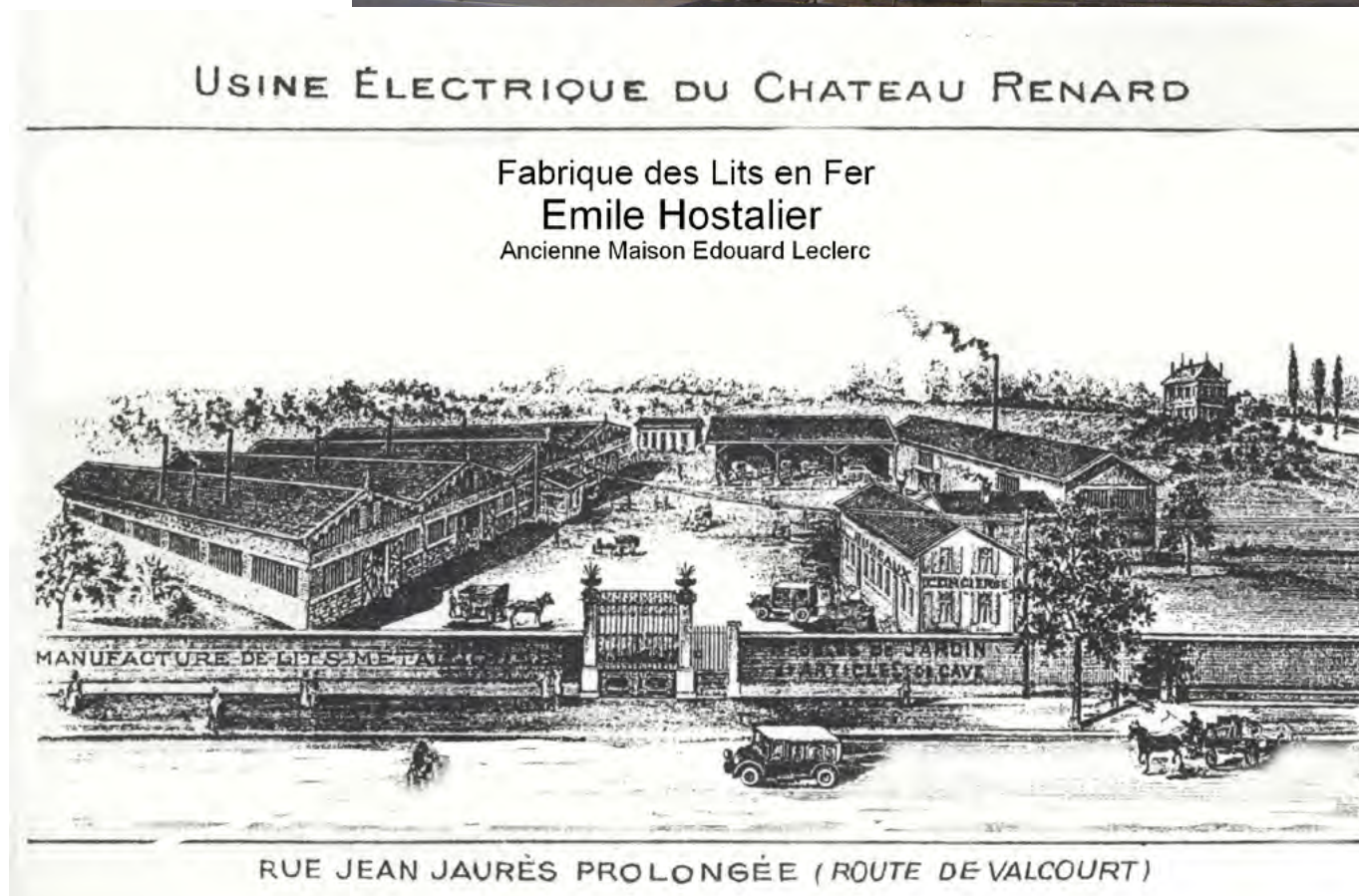
La rue de Vergy: Anciens Établissements Hostalier

Ces bâtiments ont longtemps été le siège des Ateliers Municipaux de la ville de Saint-Dizier, avant d'être transférés il y a quelques années dans les ateliers d'une ancienne usine textile du quartier des Ajots.

Auparavant, ils abritaient le Centre d'Éducation Professionnelle de Saint-Dizier (depuis 1942). C'est là que les adolescents qui étaient en apprentissage dans les différentes entreprises de Saint-Dizier venaient passer les épreuves du CAP. Les premières places étaient souvent remportées par les jeunes de « La Meusienne », dont l'école avait la réputation d'être la meilleure de la région.

Avant, les bâtiments étaient occupés par les Établissements Hostalier, qui fabriquaient des lits en fer, des lits repliables appelés « lits-cages » et des lits d'hôpitaux. Les matériaux de base provenaient des établissements métallurgiques voisins : les tubes venaient de « La Meusienne », les fers ronds, appelés « machine » sortaient des laminoirs des Tréfileries du Clos Mortier, et les éléments décoratifs étaient fournis par les fonderies.

Cette entreprise était représentative de celles créées au XIX^e siècle à Paris puis venues s'installer en province pour bénéficier à prix économique des produits semi-élaborés fabriqués sur place et d'une main-d'œuvre moins onéreuse que dans la capitale.



Déviation d'Eclaron, entrée dans la forêt du Val

En novembre 1830, devant la multiplication des délits en forêt, y compris les Bois communaux, le Maire de Saint-Dizier écrivait au Sous-Préfet: « Les gardes sont impuissants contre une population qui, sourde à la voix de la représentation, coupe souvent sous leurs yeux et à force ouverte. »

Le problème est étroitement lié à celui du chômage et va se renouveler dans les années 1848. Pour venir en aide aux familles nécessiteuses, la Municipalité de Saint-Dizier établit des Ateliers de Charité (comme elle l'avait déjà fait au début de la Révolution de 1789). Mais cela représente une charge très lourde et ne résout pas le cas particulier des délits accomplis par les délinquants professionnels: « N'ayant jamais été habitués à travailler régulièrement et à horaires fixes, ils préfèrent vivre de manière précaire mais indépendante. »

Il reste alors à utiliser la répression. Mais la municipalité ne dispose pas des effectifs policiers suffisants pour débusquer les délinquants. Au Préfet qui conseille de recourir à la Garde Nationale de Saint-Dizier, le maire répond que celle-ci est composée pour l'essentiel de ces mêmes délinquants forestiers: « Ce n'est pas sur eux qu'on peut compter pour attraper leurs congénères. »

Dans ces conditions, le Conseil municipal estime que le meilleur moyen est la dissuasion, comme cela s'est déjà fait en 1831. Il demande à l'Armée d'envoyer un petit contingent de 150 cavaliers. Disposés entre la ville et les forêts, ceux-ci se contenteront de demander aux délinquants de déposer leurs hottées de bois, évitant de devoir dresser des procès-verbaux ou d'engager des poursuites. Arrivé en février 1850, le détachement du 6^e Régiment de Lanciers obtient en quelques jours les résultats escomptés sans faire usage de la force: délestés de leurs charges frauduleuses, les délinquants comprennent la leçon et cessent leurs pillages.



Photo D. Timmermans napoleon-monuments.eu

Après le rond-point vers Humbécourt, tout au loin : les Douglas du Der

Après le rond-point au-dessus de Valcourt, commence la déviation d'Eclaron. Au débouché de la forêt, on aperçoit, droit devant mais très au loin, la ligne des cimes de sapins Douglas.

Encouragées par le Fonds Forestier National, les plantations des premiers Douglas verts sont réalisées à partir de 1949. La politique d'Enrésinement vise à libérer la France de ses très coûteuses importations de pâte à papier. Mais, parvenus à maturité, vers 1979, les Douglas sont délaissés, à cause de leur bois coloré. Pendant une trentaine d'années,

on ne saura pas quoi en faire. Mais depuis le début des années 2010, les Douglas ont soudainement repris de la valeur, au point que cette essence est en train de remplacer le chêne pour les constructeurs de maisons en bois.

Dans ces conditions, les programmes de plantations en

Douglas sont en faveur, notamment dans les forêts communales des Vosges. Mais ils sont en butte au très efficace lobbying des écologistes qui considèrent le « Pin d'Oregon » - autre nom du Douglas - comme une essence étrangère, ayant été importée d'Amérique



Pin d'Oregon
Pseudotsuga menziesii

Amérique du nord

Sapin "Douglas"



Le Douglas :

Non pour la pâte à papier...



....Oui pour la charpente



Le Canal de Wassy

Sur la gauche, en contrebas, l'ancien Canal de Wassy.

Le haut-fourneau ultramoderne construit en 1872-73 par Émile Desforges à Marnaval (Saint-Dizier) avec les capitaux d'Émile Giros, fonctionne avec du minerai de fer lorrain. Quelque temps plus tard, Émile Giros reconfigure ses approvisionnements en faisant appel au minerai de fer de la Forêt de Wassy, dont la Compagnie des Forges de Champagne, créée par lui, est devenue propriétaire. Pour l'acheminer de manière économique, et alors que le chemin de fer existe déjà, il fait creuser un canal. Dans la foulée, le haut-fourneau de 1873 est doublé par un nouveau, réalisé en 1884.

Sur le port particulier de Marnaval, sont donc débarqués des minerais provenant soit de Pont-Varin (près de Wassy) soit de Sexey-aux-Forges (près de Nancy, en Lorraine), respectivement 106 000 et 44 000 tonnes, pour un total près de 150 000 tonnes (en 1894). Modernisés par la Société des Aciéries de Micheville en 1916, les hauts-fourneaux du Pont-de-la-Grotte fonctionneront à plein pendant la Guerre de 14-18. Mais ce canal perdra son intérêt quand les hauts-fourneaux de Marnaval seront arrêtés au début des années 1930 et quand, en 1942, les Allemands le couperont près de Saint-Dizier pour construire une longue piste pour les avions de la Chasse de Nuit.



Le haut-fourneau d'Eclaron, le second (1830)

Sur la gauche, au loin, le site du haut-fourneau d'Eclaron.

Ayant perdu tous les hauts-fourneaux qu'elle avait en Haute-Marne avec la condamnation de Philippe Égalité en 1794, ayant perdu par la même occasion toutes leurs forêts, en particulier celle du Der et celle du Val, la Famille d'Orléans a la chance de récupérer ces dernières avec la Restauration, en 1814.

La « Révolution des Forges », c'est-à-dire l'introduction des méthodes et procédés de la Révolution industrielle anglaise, était redoutée par tous, menaçant de provoquer l'effondrement et la disparition de la sidérurgie traditionnelle au charbon de bois. Bien au contraire, elle se trouve renforcée dans un cadre nouveau, celui de la « méthode champenoise ». C'est ainsi qu'à la fin des années 1820, l'administration accorde très libéralement les autorisations : « On construit des hauts-fourneaux comme des huttes de charbonnier ! ». La Famille d'Orléans saisit l'occasion d'en construire un, à Eclaron, tout près de ses forêts et de ses riches minières. En juillet 1830, tout le monde se prépare à accueillir le Duc Louis-Philippe et sa sœur, la princesse Adélaïde, mais ils ne viendront pas. En effet la Révolution éclate et Louis-Philippe est appelé au trône.

Construit sur les plans ambitieux avec des dimensions au-dessus de la moyenne, le haut-fourneau fonctionne mal et il faut le réduire la hauteur standard, avec laquelle le charbon de bois donne son meilleur rendement.

La fonte se vend très bien, et dès l'arrivée du chemin de fer à Vitry-le-François, elle trouve des débouchés profitables sur le marché parisien, surtout quand l'établissement est pris en location par Jules Rozet. Ce maître de forges de Saint-Dizier obtient en effet des fontes capables de rivaliser avantageusement avec les fontes d'Écosse qui, avant 1840, faisaient prime en qualité et en prix chez les fondeurs et mécaniciens de Paris, notamment la très renommée maison Calla.



Le haut-fourneau d'Eclaron (juillet 1830)



La Tuilerie, premier haut-fourneau d'Eclaron

Après le rond-point, la route reprend le tracé de la D 384. Avant d'entrer dans la forêt, sur la gauche, se trouve un gîte rural. C'est là que se trouvait un haut-fourneau édifié à la fin du XV^e siècle par la Famille de Lorraine, héritière des baronnies de Doulevant, Roches et Eclaron, et qui possède également la forge d'Allichamps. La forêt du Der dispose de toutes les ressources souhaitables en minerai de fer et en bois à charbon. L'énergie hydraulique est fournie par un petit cours d'eau, « La Neuve rivière ».

Ce haut-fourneau disparaît au cours du XVI^e siècle. Pour l'expliquer on peut émettre deux hypothèses, l'une n'excluant pas l'autre. Il peut avoir été détruit en 1544 par les armées de Charles-Quint, lors du siège de Saint-Dizier et n'être pas rétabli, la Famille de Guise ayant à financer la reconstruction d'un nombre considérable d'immeubles. Il peut aussi avoir souffert d'un problème d'alimentation en charbon de bois, ce qui paraît paradoxal quand on voit qu'il est installé juste à la lisière de la forêt du Der. Mais, à cette époque, l'exploitation des forêts en est toujours au procédé du furetage, consistant à couper tout ce dont on a besoin un peu n'importe où, sans souci de la reconstitution de la forêt, celle-ci étant tellement étendue qu'on la considère comme un bien inépuisable. À ce sujet, l'historien Serge Benoît observe que le haut-fourneau de Bayard n'a pas été loin de fermer pour cette raison : « Ladite forge ne saurait rester en nature plus oultre de quatre ou cinq ans à cause que les bois sont coupés et ne s'en trouvent plus. » avance le Commandeur de Ruetz dans la lettre envoyée au Grand Maître en 1541.

Par la suite, le site sera occupé par une tuilerie, du XVII^e au XIX^e siècles.



Les forestiers et les chênes

Dans les parcs ou les jardins, nous aimons et admirons les chênes dont la ramure s'étale largement et majestueusement. Mais pour le commerce, le bois d'un tel arbre n'a guère de valeur. En effet, et c'est tout le travail des forestiers, les chênes ont du prix quand ils sont contraints de pousser en hauteur, le plus droit possible, tandis que les branches hautes du houppier sont rejetées le plus haut possible. Toute branche latérale diminue le prix de l'arbre. Sur cette photo, prise en hiver, on voit que le taillis vient d'être coupé. Il est temps qu'il repousse afin de « gagner » les chênes.

Tout au bord de la route, à l'entrée de la « tranche de Beaulieu », cet amoncellement de bois est destiné à la confection des « pellets », ces petits morceaux de bois que l'on fait brûler dans des chaudières spéciales. Ils ont été coupés pour ouvrir ce qu'on appelle des « cloisonnements », sorte de chemins permettant aux engins motorisés de pénétrer aisément en forêt.

À côté des chênes, subsistent quelques bois blancs, des bouleaux. Au XIX^e siècle, les maîtres de forges se plaignaient quand ils étaient trop nombreux dans une coupe et qu'ils donnaient des « charbons blancs » dévalorisant le pouvoir calorifique du charbon de bois à introduire dans le haut-fourneau. Par contre, ces « charbons blancs » étaient appréciés dans les fours d'affinage, dans lesquels la fonte était transformée en fer.



Après plus d'un siècle où ils ont été considérés comme inutiles, ils viennent de prendre de la valeur, les fabricants de meubles comme IKEA aimant bien les bois blancs.

Actuellement, les chênes ne sont pas forcément les arbres qui rapportent le plus, mais ils ont l'intérêt d'offrir un revenu régulier aux propriétaires privés et à l'ONF. Certains de ces bois serviront à fabriquer des « staves », ces sortes de planches que l'on introduit dans les cuves métalliques de vinification pour donner un goût de chêne, apprécié du public.

Depuis deux ou trois ans, les scieurs et parqueteurs français connaissent de très gros problèmes. En effet, s'étant vus repoussés des marchés des États-Unis, du Canada et de la Russie, les Chinois se rabattent massivement sur l'Europe et en particulier la France.

De manière indirecte, ils parviennent à rafler des lots considérables, à les transporter en Chine, à les scier là-bas à bon compte grâce à une main-d'œuvre peu payée, puis à les ramener en France et à les proposer à des prix défiant toute concurrence.



VERNIS s'est lancé dans la production de stave :
Il s'agit de lamelles de chêne rabotées et percées pour être suspendues à l'intérieur de cuves utilisées pour la vinification.
Les staves sont fabriquées à partir de sciages de chêne à grain fin qui ont bénéficiés d'un stockage à l'air libre de plus de 2 ans, sans traitement.

VERNIS started producing staves :
It is about small oak strips planed and drilled to be suspended inside tanks used for the wine making.
Staves are made from oak sawed with a fine grain which benefited from a storage outdoors more than 2 years, without any treatment.

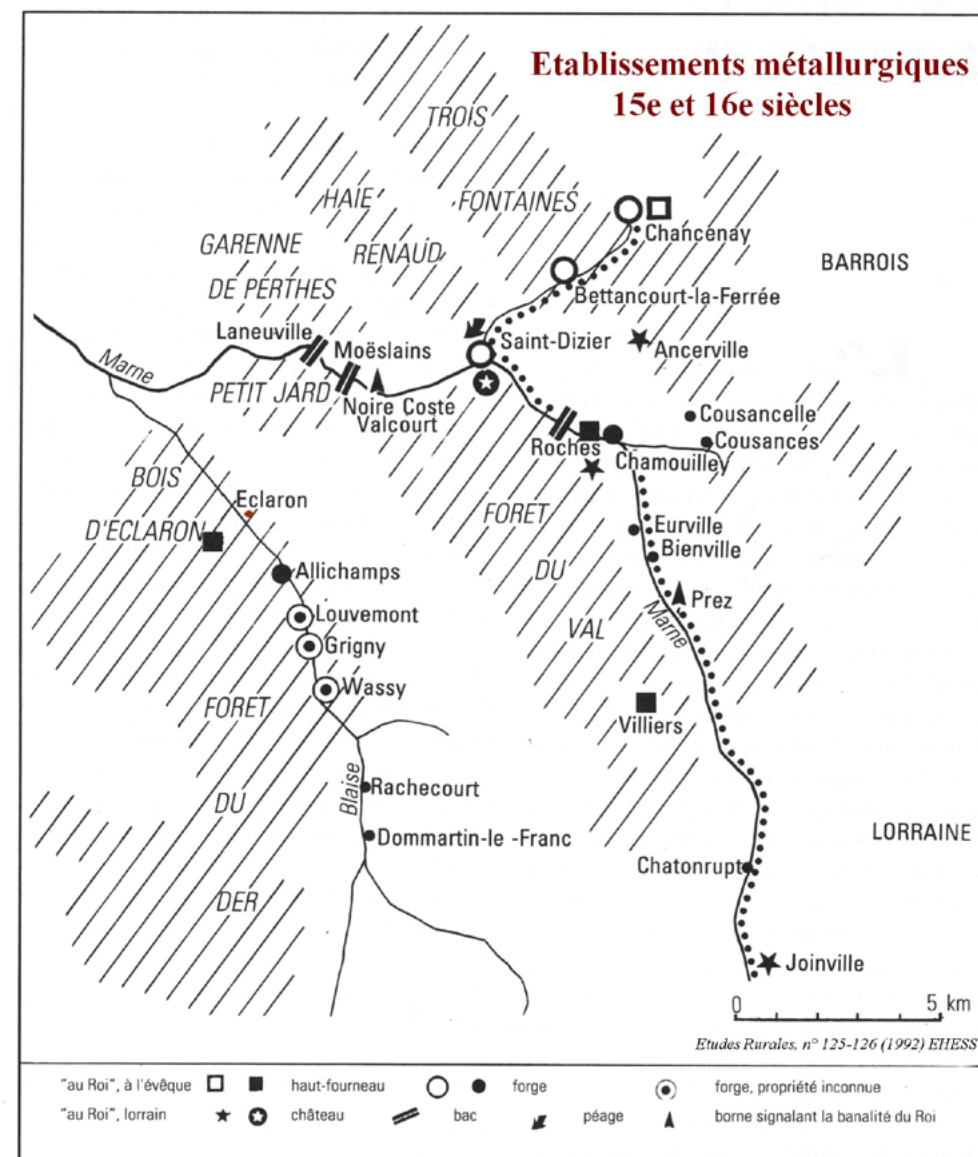
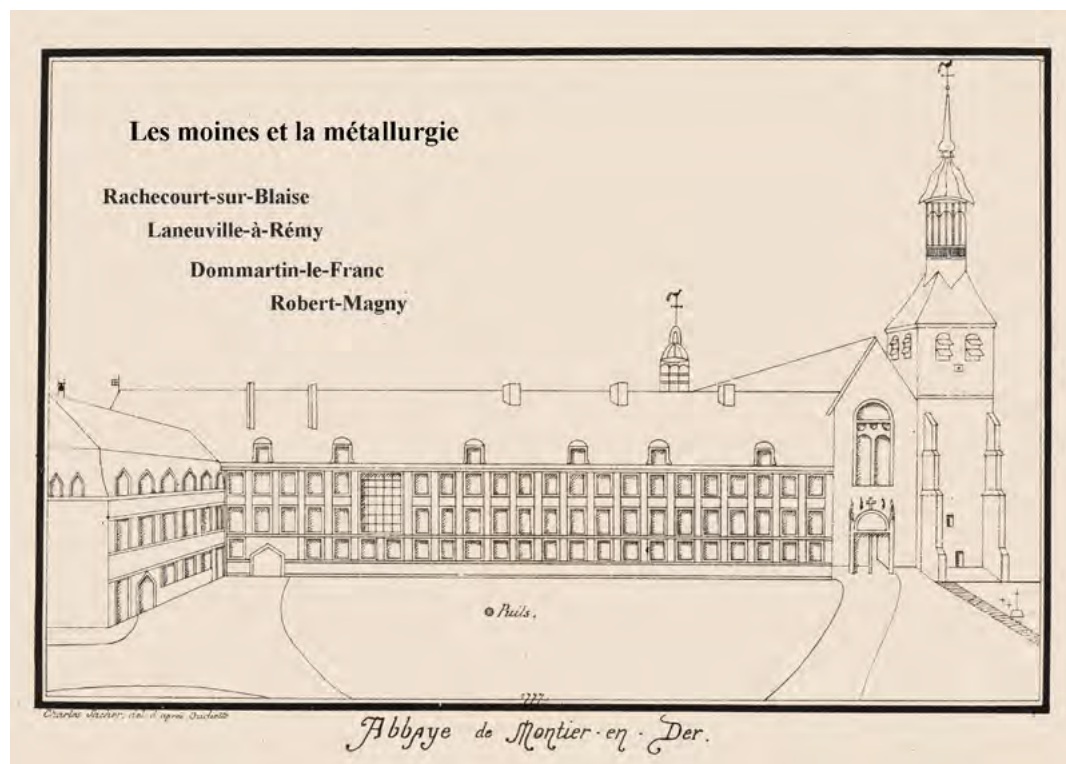
> Épaisseur de 6.5 mm > 6.5 mm thickness
> Longueur maxi 1m > maxi length 1m
> Largeur: + ou - 5 cm > Width: + or - 5 cm
> Humidité variable de 13 à 18% > Humidity from 13 to 18 %

Vernis garantit la traçabilité des staves qu'elle produit.
ernis guarantees traceability for all staves which they produce.



Les moines de Montier-en-Der et la métallurgie

Grands aménageurs des espaces forestiers, agricoles de la région du Der, les moines de l'abbaye de Montier-en-Der ont aussi des intérêts dans les forges et hauts-fourneaux.



Ceffonds

On n'oublie pas à Ceffonds qu'une maison de la rue principale a été celle du grand-père de Jeanne d'Arc, sergent forestier dans la forêt du Der.

Sommevoire

Insérée dans son milieu forestier et rural, l'usine de Sommevoire est bien représentative des forges de la région. Aux adjudications publiques du 17 novembre 1898, la Société des anciens établissements Durenne (Sommevoire) et la Société du Val d'Osne, emportent la réalisation et la mise en place des quatre groupes en bronze doré qui surmontent les pylônes du Pont Alexandre III, pour la somme de 74000 F

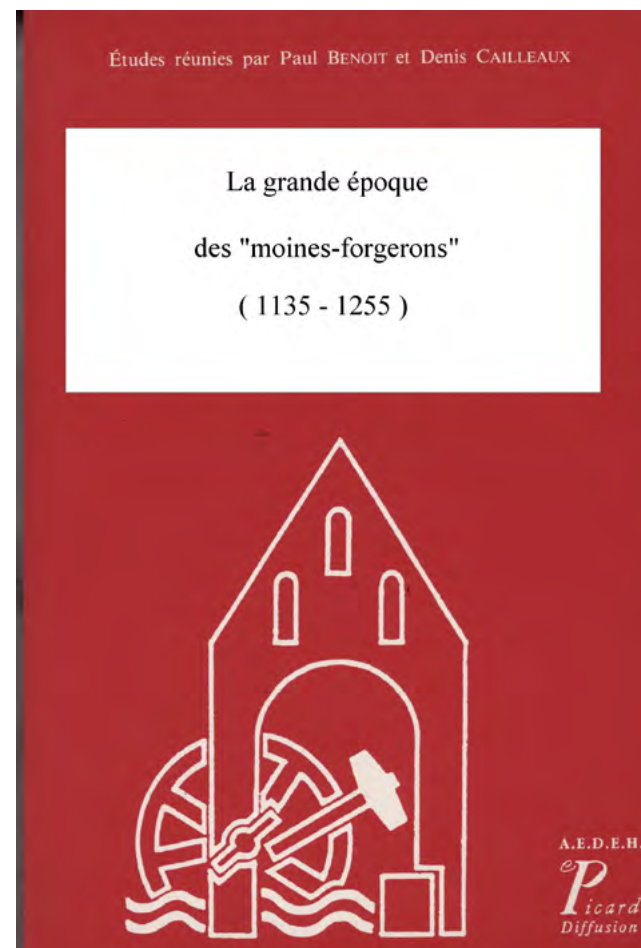


Bailly-aux-Forges

La période « Clairvaux »

Le minerai est exploité sur le territoire de cette localité, au moins depuis 1139, et il y avait des « forges à bras » mises en œuvre par des organisations communautaires et villageoises se déplaçant au gré des exploitations de minerai. Le développement de l'activité sidérurgique concentrée en un lieu fixe et unique, un moulin et sa roue à aube sur une rivière, apparaît plus tard et il est à mettre en rapport étroit avec l'abbaye de Clairvaux. Après les énormes difficultés éprouvées par l'ordre de Cîteaux, elle se trouve capable d'effectuer les investissements indispensables. On peut rappeler ici que l'ordre de Cîteaux connût un développement quasi-exponentiel dû sans doute à la personnalité de Saint-Bernard. Mais quelque temps plus tard, l'afflux torrentiel de vocations monastiques cessa et de nombreuses abbayes furent désertées. Au sortir des épreuves de la Guerre de Cent ans, à partir de 1476-1486, l'abbaye de Clairvaux est l'une des rares à se relever. Elle peut donc activer plusieurs établissements dans son rayon d'influence, à savoir deux hauts-fourneaux à Montheries et Champigny, et une forge à Bailly (C. Verna-Navarre, CHM La métallurgie haut-marnaise, n° 186-187, 1991).

Il y a bien longtemps que la sidérurgie patronnée à Bailly par l'abbaye de Cîteaux a disparu. Pourtant plusieurs siècles après il en reste des traces : le 9 février 1815, un maître de forges de Saint-Dizier, Jean-Hubert Rozet, établi au Clos mortier, acquittait une somme de 7 435 francs pour l'acquisition, fonds et superficie, d'un canton de bois de 3 ha 26 a situé à Bailly-aux-Forges, appelé « Les Clairvaux » et provenant de l'ancienne abbaye cistercienne (ADHM, 2 Q 194, document communiqué par M. Michel Louis, ancien maire de Montier-en-Der, le 9 mars 2001).



Le fronton de la Mairie



Au centre du fronton, deux écussons, dont l'un porte des marteaux, symboles de l'ancienne activité minière. Les armes de la localité sont entourées de feuilles de chêne, l'arbre le mieux représenté dans la forêt du Der, et de feuilles de laurier, symbolique des officiers de l'administration des Eaux et Forêts sous l'Ancien régime.

La tombe du charbonnier

Le cimetière de Bailly-aux-Forges comporte une tombe datant du XIX^e siècle et emblématique de l'ancien métier des charbonniers. Son entretien est revenu en 2008 à un lointain descendant, portant le même nom, Fleurigeon. Effectuant le déplacement en Haute-Marne spécialement pour cette tâche, il est surpris de découvrir un monument funéraire plus important que ne pouvait le laisser supposer l'image du « pauvre charbonnier » véhiculée par la fable de La Fontaine.

En effet, sans être de grande taille, cette tombe comporte une petite frise avec quelques motifs sculptés faisant référence au métier de charbonnier : la hutte, la « meule », la brouette et la pelle. Cela suppose que la famille de ce charbonnier avait des moyens financiers correspondant à une certaine aisance, ce qui n'a rien de surprenant : les travailleurs du bois, les mineurs, les charbonniers et les voituriers constituent des groupes familiaux ayant un savoir-faire précieux et indispensable dans une région métallurgique où tout ce qui a rapport à cette industrie est source d'activité et de profit.



Dommartin-le-Franc

Édifié en 1834, le nouveau haut-fourneau de Dommartin-le-Franc illustre bien le mouvement de construction qui s'empare des régions sidérurgiques traditionnelles au charbon de bois.

On sait que, jusqu'au début des années 1820, tout nouveau projet de haut-fourneau ou de forge suscitait immédiatement une levée de boucliers dans les environs, tant de la part des maîtres de forges que des populations locales et des conseils municipaux, tous inquiets de leurs ravitaillements en bois de chauffage et en charbon de bois. Tout change avec l'introduction de la « méthode champenoise » qui réserve le charbon de bois à la fabrication de la fonte dans le haut-fourneau, tandis que l'affinage de la fonte en fer est réalisé maintenant avec du charbon minéral, moins coûteux, dans un « four à puddler ». Dès lors, d'importants volumes de charbon de bois se trouvent disponibles et l'administration accorde les autorisations avec libéralité. Ce qui fait dire au journal professionnel *l'Ancre* de Saint-Dizier : « On construit des hauts-fourneaux comme de cabanes de bûcherons. »



Dommartin-le-Franc, 1834

"On construit des hauts-fourneaux comme des cabanes de bûcherons !"

La halle à charbon du Tempillon

Installée juste au bord de la route, la halle à charbon du Tempillon témoigne de l'ancienne sidérurgie au charbon de bois. Le travail principal du maître de forges consiste à la remplir convenablement. Selon qu'il y aura réussi ou non, son usine travaillera plus ou moins longtemps et rapportera plus ou moins de bénéfices. Cela impose au maître de forges de gérer attentivement ses propres forêts, de visiter soigneusement les coupes de bois mises en adjudication, et éventuellement de s'entendre avec ses voisins pour contrer les enchères des marchands de bois ou de confrères trop ambitieux. La halle est ainsi le « trésor » du maître de forges



Les crassiers de Wassy et de Brousseval: toujours en activité

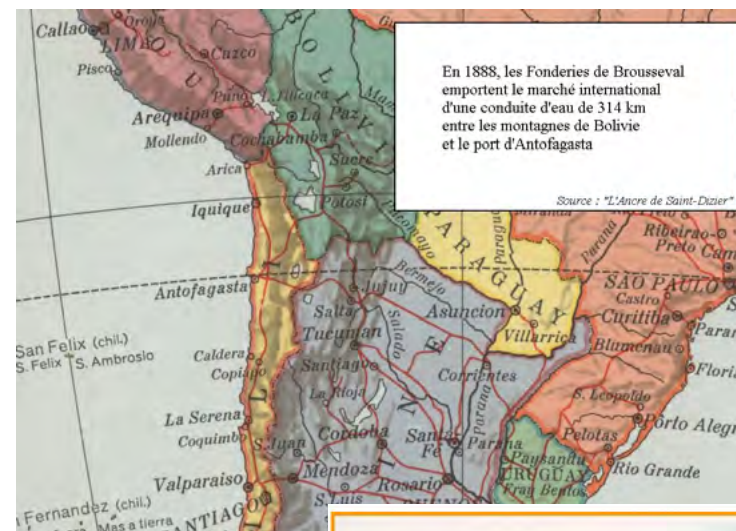
Peu après avoir quitté le village de Vaux-sur-Blaise et à l'approche de Brousseval et de Wassy, on remarque des espèces de petites collines, masquées par la neige de l'hiver. Ce ne sont pas des hauteurs naturelles mais des crassiers, comme on peut le voir sur des photos prises en été. Contrairement aux terroirs d'anciennes et puissantes régions sidérurgiques comme la Lorraine et le Nord, l'absence de végétation sur les parties hautes montre qu'ils sont toujours en activité. Des mesures sont prises pour leur faire respecter l'environnement.

Les Fonderies de Brousseval

Ce n'est pas parce qu'elles sont insérées – certains seraient tentés de dire « perdues » - au fond d'un département rural que des fonderies comme celles de Brousseval se bornent à écouler leurs productions dans l'hexagone: en 1888, elles remportent un marché international en Bolivie pour une conduite d'eau de 314 km devant alimenter le port d'Antofagasta au Chili, dans une région désertique.

Pour exécuter cette commande considérable, la société édifie une nouvelle halle et une fosse pour le coulage vertical des tuyaux. La charpente métallique est réalisée par la société Hachette & Driout, de Saint-Dizier.

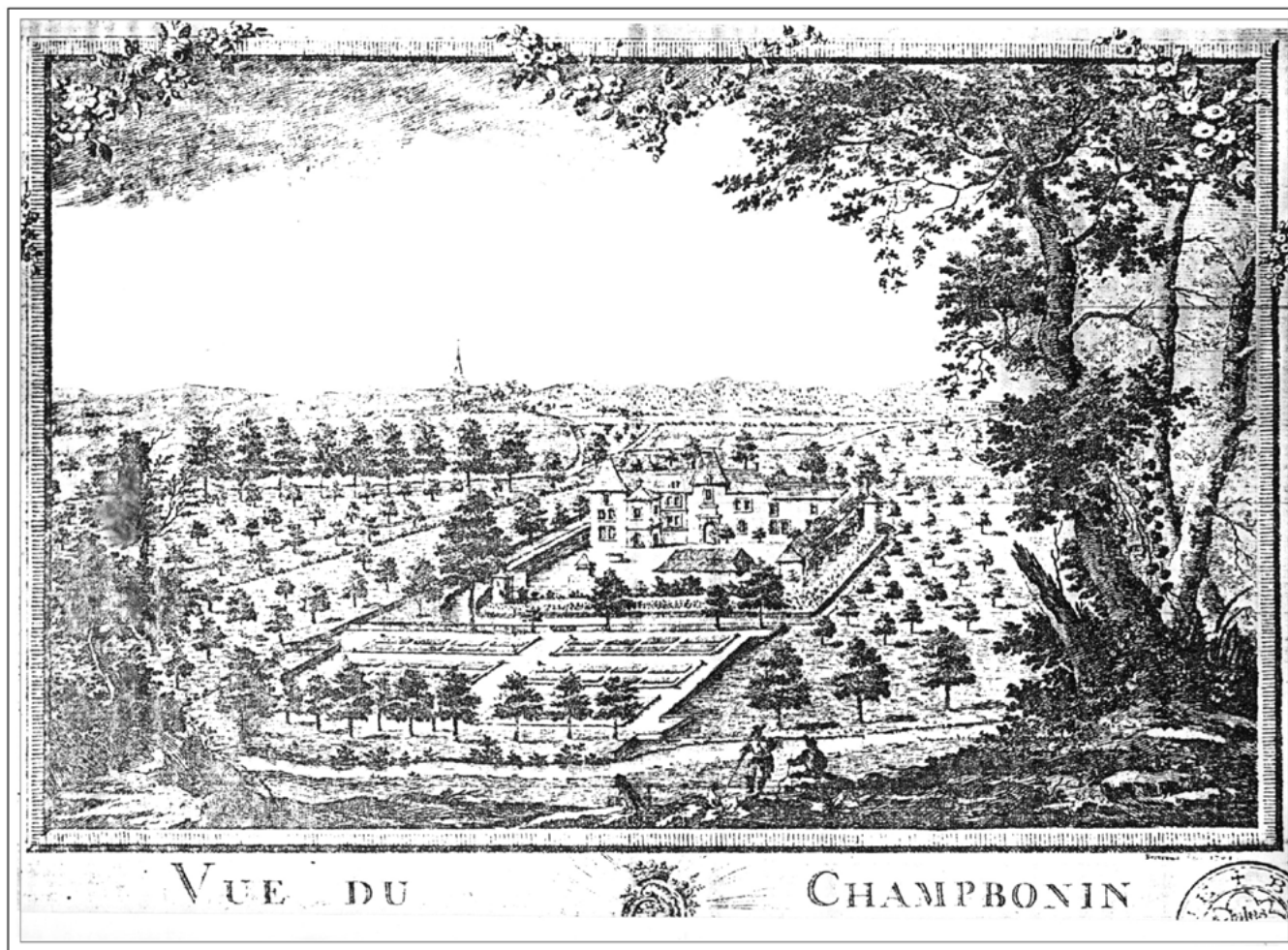
Comme le poids de ces tuyaux – 16 000 tonnes – excède ses capacités, les Fonderies de Brousseval s'associent pour moitié avec la maison Durenne, bien connue pour ses fontes d'art et d'ornement, mais qui sait aussi fabriquer ce genre d'article industriel (L'Ancre, p. 408).



Le port d'Antofagasta

Après le rond-point, on laisse sur la gauche le château de Chambonin, dont le parc a été littéralement phagocyté par les fonderies aux XIX^e et XX^e siècles.

Au milieu du XVIII^e siècle, Voltaire ne manquait pas de rendre visite la châtelaine, qu'il appelait familièrement « la Chattemine ».



*En se rendant à Cirey, Voltaire ne manque de faire halte à Brousseval
pour deviser avec Madame de Chambonin,
qu'il appelle "la Chattemine".*

Wassy: Le Bocard des Petits-Champs et les minières de Wassy

À l'entrée de l'usine, on passe sur le Canal des Moulins. On a du mal à imaginer que ce bien modeste cours d'eau ait pu actionner au XIX^e siècle un puissant bocard très actif

Dans la première moitié du XIX^e siècle, on s'inquiétait de l'épuisement des minières du Nord de la Haute-Marne. La découverte, inattendue, de celles de Wassy est un véritable ballon d'oxygène pour la sidérurgie de cette région. Le Bocard des Petits-Champs connaît alors un développement considérable, au point qu'il alimente de très nombreux hauts-fourneaux des environs y compris celui d'Eclaron, situé à 13 km, quand, par le fait de sévères inondations de 1848, le bocard de cet établissement est détruit.

Wassy: La grande époque des « moines-forgerons » (1135-1255)

En introduction du Colloque « Moines et Métallurgie dans la France médiévale », tenu à Paris en 1987, on rappelait la thèse de Bertrand Gille, énoncée dans les années 1950, selon laquelle la sidérurgie médiévale aurait été en premier lieu le fait d'organisations communautaires et villageoises, principales productrices de fer. Dans une seconde étape, ces organisations traditionnelles auraient été supplantées par les installations des moines cisterciens, travaillant en faire-valoir direct – d'où l'expression de « moines-forgerons » - et inventant des procédés nouveaux comme le marteau hydraulique. Dès 1927, André Bouchayer avait enfourché le cheval de la prééminence monastique en attribuant aux Chartreux l'invention révolutionnaire du procédé indirect, thèse tout à fait abandonnée maintenant. Il ne reste pas moins que la production monastique aurait dominé la sidérurgie jusqu'à la crise du milieu du XIV^e siècle. À cette époque, les établissements monastiques auraient été supplantés à leur tour par les établissements créés par des capitaux bourgeois.

Les recherches et travaux effectués et présentés au colloque permettent de conclure que c'est seulement entre 1135 et 1255 que moines ont exploité la forge de Wassy en faire-valoir direct et qu'on peut parler des « moines-forgerons ».



Louvemont, le Chatelier, les premiers fours à puddler et les « morées »

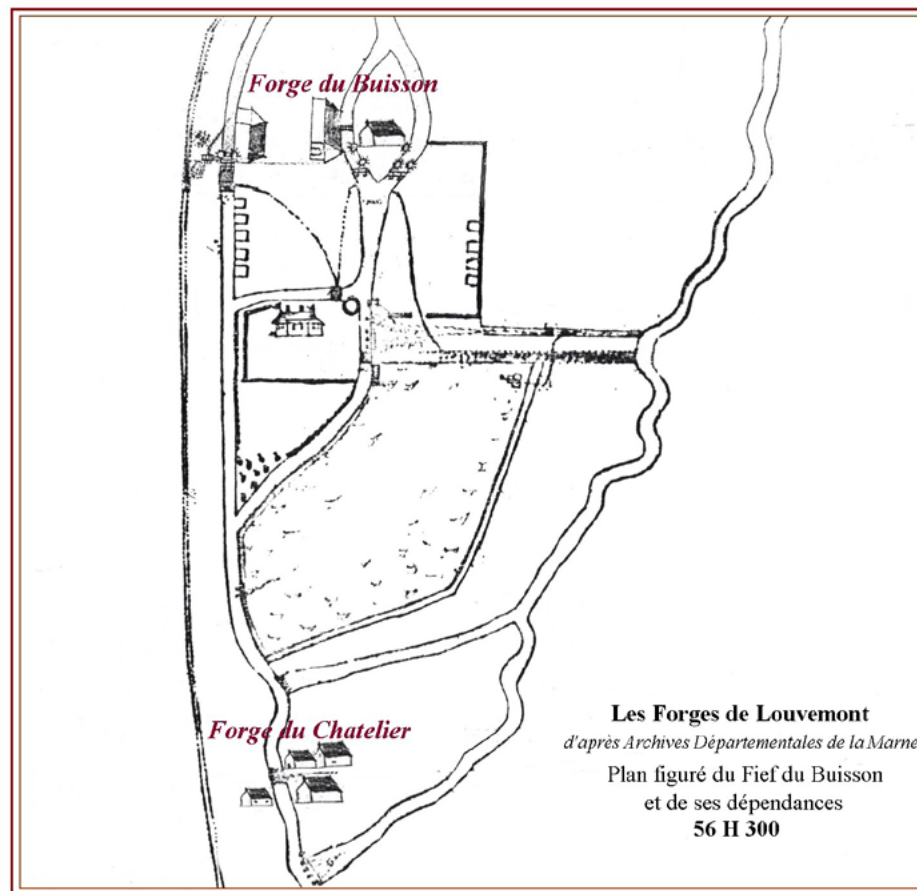
Les forges du Chatelier ont été parmi les premières à adopter la « méthode champenoise » dans les années 1825-1830. Celle-ci permet de traiter deux fois plus de minerai de fer dans les bocards et les patouillets, ce qui provoque d'importants rejets de boue dans les cours d'eau et rivières. Les lavandières et les municipalités protestent contre la saleté de l'eau tandis que les propriétaires riverains et les meuniers se plaignent de l'envahissement et des dépôts de « morées ». (Observations de l'Ingénieur des ponts et chaussées, 19 juin 1833, AD 52, 129 S 1). L'administration oblige donc de nombreux maîtres de forges à creuser de coûteux bassins de décantation.

Louvemont, les Forges et la Ville de Paris (1731)

Au début du XVIII^e siècle, le développement des hauts-fourneaux et des forges en Haute-Marne se fait au détriment, des populations urbaines : tout le bois retenu à la source par les usines fait douloureusement défaut aux villes situées en aval le long de la Marne. Dès 1715, le Bureau de la Ville de Paris envoyait un enquêteur, une fois de plus, pour recenser les ressources possibles en bois. Il constatait que beaucoup de communes avaient la chance de disposer d'« Usages » dans les forêts voisines, et qu'après y avoir fait leurs provisions de bois de chauffage, elles vendaient avantageusement le surplus aux maîtres de forges. Il apprenait aussi que certaines coupes avaient bien été adjugées à la Provision de bois de Paris mais que les bois n'étaient jamais arrivés à destination. Plusieurs maîtres de forges paraissent avoir réussi à « capturer » les convois en cours de route.

Les protestations contre le prix excessif du bois ne cessent d'affluer de Paris et des villes de Champagne. Le problème est évoqué à plusieurs reprises au Conseil du Roi. Pressé par l'opinion publique, ce dernier prend en novembre 1729 une décision extrême contre les hauts-fourneaux. La consommation des forges de la région de Champagne est autoritairement réduite de moitié : elle doit passer de 113 000 cordes par an à 61 000. Le solde devrait satisfaire les besoins urgents en bois de chauffage des villes. En conséquence, le gouvernement envoie en

1731 à Châlons-en-Champagne un Commissaire, M. de Courtagnon et il lui donne les pouvoirs nécessaires pour mettre en œuvre cette nouvelle Réformation. Sur place, M. de Courtagnon se fait présenter les documents : à Louvemont, la forge du Buisson est frappée d'interdiction, et celle du Chatelier, abandonnée depuis longtemps, subit la même peine. Indignés, les maîtres de forges se mobilisent contre les mesures autoritaires qui les frappent. Fermement appuyés par le Duc d'Orléans, les Le Blanc, propriétaires du Chatelier et du Buisson, obtiennent en Conseil du Roi l'annulation des interdictions. Désavoué sans le moindre ménagement, M. de Courtagnon doit s'incliner : « En 1731, l'on cassa mon règlement et l'on rétablit des forges et les hauts-fourneaux que j'avais fait démolir, et j'en fus pour la honte et les frais. »



Colbert (1661-1683)

Quand le ministre arrive au pouvoir en 1661, les forêts françaises, à commencer par les forêts royales, sont dans un état pitoyable. En effet, pour alimenter le budget de la Guerre de Trente ans, le gouvernement a procédé à des coupes extraordinaires en plus des coupes de bois ordinaires.

Il est temps de dresser l'état des lieux et de prendre des mesures pour sauver la forêt. C'est l'objet de la Réformation de 1661. Des Réformations, il y en a eu bien d'autres, déjà au XVI^e siècle, mais c'est la première fois que le gouvernement dispose de l'esprit de décision et de l'autorité nécessaires pour l'appliquer. Elle est suivie par la Grande Ordonnance de 1669 qui définit clairement les méthodes d'exploitation des forêts royales.

Dans le ressort de la Maîtrise de Saint-Dizier, Colbert envoie en 1665 trois Commissaires réformateurs parcourir les forêts de La Haye Renault, la Garenne de Perthes, Pargny, Charmont et du Val. Dans cette dernière, le spectacle est désolant : les arbres de futaie sont rares et le taillis a été abusivement exploité : « La forêt a été entièrement ruinée ». Ils proposent de limiter les abus auxquels se livrent les populations des villages riverains mais n'envisagent pas de limiter les approvisionnements en charbon des bois des forges voisines.

La Bagarre de la Grange aux Bois (1681)

Malgré l'autorité dont fait preuve le Ministre, appuyé par le Roi, les mauvaises habitudes prises par certains habitants se perpétuent, en particulier celle de conduire les bêtes pâturer en forêt. Les gardes forestiers à cheval, partis d'Eclaron faire leur tournée, découvrent ainsi une dizaine de bœufs en toute liberté dans les tailles défendables du canton de Jean Duzès, autrement dans une partie de la forêt qui vient d'être coupée et dans



Colbert et la Forêt (1661 - 1683)

La Grande Réformation (1661)

La Grande Ordonnance (1669)



Procès-Verbal de "Réformation" de la Forêt du Val
1665

"La forêt a été entièrement ruinée"



Faire respecter la Grande Ordonnance de 1669

La "Bagarre" de 1681

laquelle il faut absolument protéger les jeunes sujets en train de repousser. Les gardes s'emparent des bestiaux et entreprennent de les ramener au siège de la Gruerie. Mais parvenus à la hauteur de la Grange aux Bois, ils sont assaillis par les hommes de la forge du Chatelier qui les attaquent à coup de fléaux et de grands gourdins. Les gardes doivent battre en retraite, éprouvent quelques blessures et ne peuvent que se présenter devant le notaire pour dresser un acte circonstancié de leur mésaventure.

D'une génération à l'autre

À la sortie du village d'Humbécourt, sur la gauche, les bâtiments agricoles récemment restaurés et modernisés recouvrent ceux de l'ancien fief de la Mothe. Ils étaient délimités par les restes de trois petites tours, dont une seule subsiste actuellement, visible au nord.

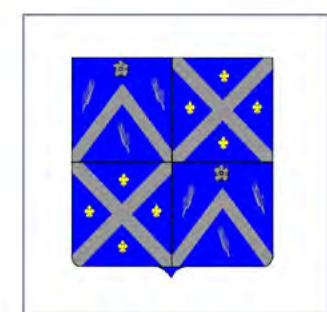
Ce fief était détenu au XVII^e siècle par la Famille de Comitin, dont plusieurs représentants successifs ont été Gruyers des forêts du Der et du Val, raison pour laquelle leurs armoiries sont entourées de deux rameaux de laurier, emblématiques de l'Administration des Eaux et Forêts de l'Ancien régime.

Il semble que l'influence de cette famille cède le pas à une nouvelle génération de forestiers, plus empreints des exigences du service de l'état. Il s'agit par exemple de la Famille Choppin et en particulier de Claude Choppin de Beaulieu. Celui-ci est un proche de Pierre Deschiens, un financier faisant partie du premier cercle de Colbert et ayant pris clairement le parti du pouvoir royal quand il était à Châlons-en-Champagne lors de la Fronde. Signes d'une évidente reprise en mains des forêts de la région, c'est le jeune beau-frère de Pierre Deschiens, François Moriset, encore un Châlonnais – la cité est réputée depuis le XVI^e siècle pour rester fidèle au Roi -, qui assure la gestion financière des forêts de la Principauté de Joinville tandis que Claude Choppin commence sa carrière de financier comme lieutenant des Eaux et Forêts.

Philippe Delorme



Famille de Comitin



Famille Choppin de Beaulieu

Administration des Forêts
L'effet Colbert (1661)

FIN

Assemblée Générale de l'ASPM



Wassy, 24 janvier 2015

Excursion St-Dizier - Sommevoire - Dommartin-le-Franc - St-Dizier